

Prédication du 15 janvier 2017

Matthieu 8,23-27 et Jacques 4,13-17

On se retrouve aujourd'hui sur l'autre versant du dernier jour de l'année 2016. Nous sommes dans une nouvelle année – 2017 – avec tout ce qui vient avec. Une nouvelle année est aussi un nouveau départ qui nous donne de nouvelles possibilités ; il faut faire de nouveaux plans qui répondent à nos ambitions pour la nouvelle année. La vie nous attend.

Mais une nouvelle année est aussi une porte ouverte à de nouveaux écarts, il y a sans doute de nouvelles fautes à faire, et des défaites qui nous attendent. Et il ne faut pas fermer les yeux au fait qu'une nouvelle année veut aussi dire plus de guerre, plus de migrants qui viennent en Europe, plus de morts et plus de peine.

Oui, l'arrivée d'une nouvelle année peut nous inspirer et nous donner de l'espérance, mais elle peut aussi nous remplir de peur et d'inquiétude.

Face à l'incertitude, face à toutes les espérances et les peurs d'une nouvelle année, il y a pour moi toujours une question qui revient et qui s'impose : que dois-je faire ? De toutes les nombreuses routes qui s'étendent devant moi, laquelle doit-je prendre ? Comment puis-je faire le bien, comment puis-je travailler contre le mal ? Et toute suite, je me sens infiniment petit, infiniment insignifiant car après tout : à quoi ça sert ce que je peux faire, moi ? Je ne suis « rien qu'un brouillard léger qui apparaît pour un instant et disparaît ensuite » comme écrit Jacques dans son épître.

Ce vaste panorama de choix différents peut parfois me paralyser. Je peux me sentir apathique, et sans intérêt. Mais c'est peut-être une façon de se protéger. Car s'il y a un manque de sens dans n'importe quel choix et si tous mes actions vont de toute façon être oubliées et vont s'évaporer comme le brouillard, pourquoi s'engager du tout ? Pourquoi agir ? Et pour certains d'entre nous, les fêtes de Noël et du nouvel an qui concluent l'année nous rappellent peut-être des personnes aimées que nous avons perdues au cours du temps. Qui ne sont plus là pour faire la fête avec nous. Et pour un grand nombre de gens, ces fêtes ne mènent à rien d'autre qu'un sentiment de solitude et d'isolement.

Nous sommes donc dans une période de l'année de l'église qui peut sembler particulièrement fragile. Peut-être c'est une des périodes les plus difficiles parce que c'est la période de l'*après* : c'est après les fêtes de Noël, après la fête du nouvel an, après qu'encore une année est passée, après qu'encore une heure, une minute, un instant où l'on aurait pu faire le bien, s'est échappé. C'est le temps d'un *après* qui est vide et plein de questions.

Et en plus, les nuits restent longues et froides même s'il y a la promesse que les jours s'allongent et que la lumière nous attend au fond du tunnel.

Dans l'un des plus beaux de ses nombreux cantiques, le fameux théologien Danois, N. F. S. Grundtvig, nous décrit ce sentiment ambigu qui peut être liée aux fêtes comme un deuil. C'est dans le cantique de Noël qui s'appelle « Velkommen igen Guds Engle Små » - Bienvenue à nouveau, petits anges de Dieu. Ici, Grundtvig commence par décrire le procès de l'individu qui cherche Dieu par l'image des gens en route vers l'église pour fêter Noël. Et il avance dans les couplet en décrivant l'union glorieuse et triomphante de l'homme avec Dieu dans la naissance de Jésus. Ce climax est décrit par l'image des anges qui dansent sur l'échelle tonale du chant. Ce verset m'a toujours ému.

Mais le cantique ne finit pas là. C'était pourtant l'intention de Grundtvig. Mais il a écrit un dernier couplet qu'on n'était originalement pas supposé chanter dans l'église parce que il était trop personnel. Mais aujourd'hui il fait quand même part du cantique. Et c'est une bonne chose parce qu'il ouvre la porte et donne de la place aux sentiments négatifs. C'est un couplet qui choque en même temps qu'il dénoue : sortant de nulle part, Grundtvig conclut le chant en demandant à Dieu d'éteindre le « Julesorg » – le deuil de Noël – comme si la réunion avec Dieu qu'il vient de décrire n'était qu'un rêve. Une espérance. Que c'était irréel. Grundtvig nous laisse fêter Noël dans l'incertitude.

Je crois que ce sentiment du vide qui m'arrive après les fêtes est bien connu ; quand tous les invités sont rentrés chez soi et il ne reste plus que les débris à ramasser et le nettoyage à faire, on peut se demander pourquoi on a investi tellement d'énergie dans une chose aussi futile. Peut-être ce sentiment ressemble à l'émotion que les disciples avaient dans la barque après que Jésus a parlé à la tempête. Tout d'un coup, ils se sont retrouvés dans le silence et c'était un silence particulièrement vide parce qu'il jetait une nouvelle lumière sur leur vie. Tout d'un coup ils étaient face à l'incompréhensible et ça a changé leur vue des choses : qui est cet homme qui est venu auprès de nous ?

Dans le calme après la tempête, et le silence après les fêtes nous sommes comme suspendus dans un espace sans force de gravité. Le temps semble s'arrêter et le défi est maintenant de trouver du sens dans ce vide ; de ne pas retomber dans l'apathie, mais oser vivre avec ferveur et passion et ainsi remettre le temps en marche. Nous sommes peut-être époustoufflés et surpris dans l'après après-Noël. Les fêtes sont toujours finies avant qu'on s'en rende compte. Tout d'un coup, le vide nous frappe et on ne peut éviter de se demander à soi-même : Que devons-nous faire avec nos vies ?

Personnellement, je trouve de la consolation dans le cycle de l'année de l'église, et particulièrement dans les textes d'aujourd'hui parce qu'ils nous indiquent une direction vers laquelle nous pouvons avancer. Ils nous indiquent le chemin à prendre ; en fait c'est le seul chemin possible : c'est la communauté de l'église. Jésus nous montre que le deuil de Noël n'est pas la fin de l'histoire. Le vide peut être rempli de sens, mais seulement si nous suivons son exemple. Le vide peut seulement être rempli de sens si nous trouvons le courage de montrer la même confiance à la vie qui nous est donnée que Jésus a montré au Père.

Car Jésus agit en défi de l'incertain : il a le courage de faire le bien dans un monde rempli de mal et de mort. Fort de cette confiance, Jésus réalise des actes invraisemblables, il réalise plein de miracles avec l'intention de nous laisser voir ce qui est possible si l'on ose se laisser aller dans la confiance. Mais au bout du compte, le plus grand des miracles de Jésus, c'est de nous avoir donné l'église. Car l'église est avant tout quelque chose que nous portons dans nos cœurs. Notez bien le pluriel. « *Nos Cœurs* » et jamais « Mon cœur », car le secret de l'église est le même que le secret du pouvoir de Jésus : c'est qu'on ne peut jamais porter l'amour tout seul.

La confiance à la vie prend son point de départ dans la confiance à l'*autre*. C'est un pouvoir extraordinaire qui puise de la source infinie de l'amour divin du Père au Fils. C'est un pouvoir qui sauve, qui nous arrache de la mort, de ce vide incompréhensible, parce que il nous révèle le mystère ultime du Dieu trinitaire : En me donnant à Toi, je me trouve Moi-même comme un acte d'Amour. Je me retrouve comme un acte de confiance et ultimement, je me retrouve comme la foi même ; je me retrouve comme un membre du corps du Christ ; je me retrouve *dans* l'église comme une arme de Dieu.

Si on a peur de se rater et de faillir dans la vie, on reste pour toujours sur le bord de la piscine. Mais si on s'engage dans la vie, si on ose s'engager dans un acte de confiance à une autre personne on trouvera que on porte dans soi le pouvoir créateur de l'amour. C'est seulement en osant se donner à une autre personne – en montrant de la confiance à notre famille, nos voisins, nos amies, et même à l'étranger et au migrant qui ne l'ont pas mérité parce qu'on ne les connaît pas – c'est seulement là que l'amour peut croître.

Le pouvoir de l'amour est donc paradoxal parce que sa nature mystérieuse se dévoile dans la vraie église, dans l'Esprit Saint qui nous donne le courage de nous engager dans la *vraie* rencontre avec l'*autre*. En faisant ainsi, nous trouvons que cette rencontre n'est pas gratuite. Que le prix qu'il faut payer est nous-même. Mais le vrai profit c'est ce qui nous attend de l'autre côté : qu'on se retrouve à nouveau non comme un Moi isolé, mais comme une relation. Le vide qui se présente dans l'*après* est donc déjà plein de réponses à toute nos questions et incertitudes. L'après de la fête est une nouvelle chance, mais ce n'est pas la chance de se réaliser soi-même, c'est la chance de vivre une nouvelle vie dans le Christ.